

La maladresse, Wallon, 1928

À la fin des années 50, Robert Mérand développait un cours sur les mécanismes et les automatismes en sport. Comme à son habitude, il croisait l'analyse approfondie des pratiques sportives et des références scientifiques. L'une de ces références était un article d'Henri Wallon, "La maladresse", paru dans le Journal de psychologie en 1928.

Cet article est trop long pour pouvoir être reproduit intégralement dans EPS et Société Info, nous en avons donc tiré de larges extraits qu'il nous paraît nécessaire de situer.

C'est le texte d'une conférence dans laquelle Wallon s'adresse à des éducateurs qui ont en charge l'éducation physique d'enfants. Wallon indique d'abord : " ma seule ambition est de vous proposer quelques points de repère, qui pourront vous servir dans vos observations. Car elles sont nécessaires pour élucider ce problème très complexe. Les recherches à faire exigent la collaboration des éducateurs, qui en seront les artisans avant d'en devenir les bénéficiaires."

Puis usant de la pathologie comme d'un verre grossissant, il distingue les maladresses dues aux instruments (vices et déformations des membres) et celles liées à la commande du mouvement.

Ce sont les conditions de la commande qu'il analyse ensuite à travers :

- le rôle des sensations nées du mouvement;
- le rôle du cervelet dans l'équilibre ;
- la maladresse dans l'acquisition des automatismes ;
- le rôle perturbateur des représentations inopportunes ;
- les difficultés de concevoir l'acte qui s'impose (apraxies) ;
- les perturbations émotives sous le regard d'autrui.

Pour conclure : "ces indications [...] ne sont destinées; dans mon idée, qu'à tracer des cadres de recherches auxquelles collaboreraient je crois très utilement tous ceux qu'intéresse l'éducation physique et motrice de l'enfance".

À travers les problèmes que pose la maladresse, Wallon expose une conception dialectique du contrôle et du perfectionnement des mouvements, en marge des conceptions behavioristes de l'époque dominées par le schéma mécaniste stimulus – réponse. Cet article prélude aux théories cognitivistes qui se développeront plus de 30 ans plus tard.

Pour Robert Mérand "La maladresse" est un article princeps. Confrontant cet article à l'analyse de l'activité sportive, Mérand insistait notamment sur deux idées, très nouvelles dans les années 50 :

- " C'est du système que naît le mouvement isolé, et non le système du mouvement isolé ". Effectivement en basket, c'est le système complexe des rapports de force qui est premier et doit rester premier, pour aller vers des différenciations tactiques et techniques de plus en plus fines en réponse aux problèmes posés par les adversaires.
- " La perfection de l'automatisme, ce n'est pas d'avoir définitivement fixé un certain enchaînement d'actions musculaires, c'est au contraire une liberté croissante dans le choix des actions musculaires à enchaîner ". Ce ne sont

donc pas des combinaisons mécaniques qu'il faut apprendre, ce sont des organisations adaptables à partir des informations issues de l'environnement. Et Mérand développait une "pédagogie des ou-ou" dans laquelle toute action commencée devait pouvoir déboucher sur au moins deux alternatives.

Les extraits qui suivent sont issus de la revue *Enfance*, numéro spécial Henri Wallon, *Psychologie et éducation de l'enfance*, mai-octobre 1959.

JP Cleuziou, EPS et Société.

Extraits

[...]

Une autre forme de la maladresse est celle qui s'attache à l'acquisition de tout nouveau mouvement. En principe elle est normale ; mais son degré varie beaucoup suivant les sujets. Soit un enfant à qui vous apprenez le piano. Vous lui faites faire des exercices, dont un grand nombre ont pour but de lui délier les doigts, c'est-à-dire de le rendre apte à les remuer isolément. Il s'agit donc de dégager l'action de chaque doigt de leur action globale, qui paraît être plus naturelle ou plus primitive. Cette action globale s'appelle une syncinésie, autrement dit un système de mouvements qui ne peuvent s'exécuter qu'ensemble.

Nos mouvements en effet n'existent pas pour eux-mêmes, mais en vue de certaines actions, qui en sont la raison d'être et en quelque sorte l'origine. Car la fonction, si elle crée l'organe, est elle-même déterminée par les besoins de l'adaptation, qui est l'ensemble des réactions commandées par les variations conjuguées du milieu et de l'être vivant. Ce qui est donc primitif, ce n'est pas une sorte de clavier musculaire sur lequel il nous serait loisible d'exécuter tous les accords ou combinaisons possibles de mouvements, mais ce sont des réactions organisées, dans lesquelles la différenciation de mouvements plus spécialisés et de leur appareil musculaire restait subordonné au développement et à la complexité croissante de la réaction elle-même. C'est du système que naît le mouvement isolé, et non le système du mouvement isolé.

Il est manifeste que les réactions les plus primitives ont été les plus globales, celles qui mettaient en jeu la musculature entière. Ce n'est qu'en la dissociant qu'elles ont pu devenir graduellement plus électives. Ainsi dès le début l'action n'a pu se spécialiser qu'aux dépens de syncinésies préexistantes, et elle a dû chaque fois triompher de leur résistance, c'est-à-dire de cette liaison à la fois organique et fonctionnelle qui les constitue. Il a donc fallu que des systèmes partiels de mouvements se taillent leur domaine dans les systèmes antérieurs, par exclusion des contractions musculaires qui auraient entravé leur liberté d'appropriation à des buts plus particuliers. C'est selon cet ordre de délimitation progressive qu'ils se sont inscrits dans les centres nerveux. Aux étages

inférieurs les plus généralisés d'entre eux ; aux étages supérieurs les plus déliés. Qu'une lésion vienne à intercepter la continuité des centres nerveux, ce sont les syncinésies les plus bas situées que toute velléité motrice mettra uniformément en branle, tandis que s'abolit la possibilité des plus spécialisées, de celles qui sont situées au-dessus de la lésion.

La conclusion qui a été tirée de ce fait, c'est l'existence d'un pouvoir inhibiteur des systèmes supérieurs, ou plus sélectifs, sur les inférieurs, et sa suppression par une lésion intercalaire. La dextérité progressive de l'enfant serait liée à la maturation graduelle des connexions qui, d'étage en étage, subordonnent les centres nerveux entre eux ; la trop grande généralisation musculaire de ses efforts au retard de cette maturation. Si, chez l'adulte lui-même, la contraction reste trop massive pour le geste à exécuter, il en résulte un état de maladresse, dont la cause serait une insuffisance du pouvoir inhibiteur, que les syncinésies les plus délimitées doivent exercer, à l'occasion, sur les plus étendues.

[...]

Que les automatismes, même les plus primitifs, présentent la plus grande variabilité d'exécution et d'adaptation, c'est peut-être en opposition avec la définition qui en est couramment donnée, mais l'expérience le démontre à chaque instant. Ils sont considérés souvent comme des combinaisons ou successions mécaniques rigides et uniformes de contractions musculaires. Or il suffit d'envisager un automatisme aussi authentique que la marche par exemple, pour constater la multitude de particularités ou d'incidents fortuits, auxquels nos pas doivent à tout instant s'adapter : impressions venues du sol, de ses irrégularités, de ses déclivités, du vêtement, de la chaussure, du corps et qui entraînent la modification appropriée, sans donner lieu à un acte de conscience ou d'attention. Il en est de même pour les automatismes artificiels. Le pianiste, s'il possède son clavier, est à la fois capable d'y réaliser les variétés les plus renouvelées de combinaisons motrices et de l'exclure totalement de sa représentation consciente. Il en compensera, sans y réfléchir, les duretés et les mollesses. Il lui confiera, sans même surveiller son jeu, les nuances de son émotion.

La perfection de l'automatisme, ce n'est pas d'avoir définitivement fixé un certain enchaînement d'actions musculaires, c'est au contraire une liberté croissante dans le choix des actions musculaires à enchaîner. L'acquisition d'un automatisme consiste à rendre disponibles les actions musculaires qu'il faudra utiliser, à les dégager de toute entrave, à les résoudre en chacun des termes qu'il peut être nécessaire d'utiliser isolément. Tel est bien le rôle que paraît jouer le corps strié, par l'intermédiaire des noyaux situés plus bas dans le mésencéphale, où ses fibres de projection se rencontrent avec celles du cervelet. Son insuffisance se traduira donc par une puissance à sélectionner, en chaque circonstance, les éléments de gestes strictement nécessaires à la bonne exécution d'un mouvement. C'est la forme de maladresse qui s'observe quand il se produit à propos d'un acte quelconque des syncinésies empêchantes.

[...]

* * *

Mais l'automatisme peut être encore altéré d'une autre manière. Sa parfaite justesse suppose qu'il est réglé par des excitations venues de la périphérie. Elles ne sont pas de celles qui se traduisent en représentations conscientes, puisque nous ignorons les multiples impressions auxquelles nous constatons

que notre automatisme obéit. Pourtant son indépendance vis-à-vis de l'activité consciente n'est pas absolue. Elle semble même s'être singulièrement limitée chez l'homme, avec la prépondérance qu'ont prise les fonctions corticales. L'appoint des incitations issues de l'écorce est à ce point devenu nécessaire dans l'appareil moteur qu'une lésion de la circonvolution motrice ou du faisceau pyramidal détermine, en même temps qu'une hémiplégie, l'abolition de l'automatisme, ce qui ne se produit pas chez le chien par exemple. L'étroite solidarité des deux systèmes, qui ne supprime pas leurs divergences, peut devenir une cause de trouble. Entre eux il s'est institué une collaboration et sans doute des suppléances intermittentes. Il arrive qu'à tout instant notre action passe d'un plan dans l'autre ; que l'esprit évoque momentanément l'automatisme en cours, pour retourner aussitôt à d'autres pensées. Mais alors il peut se produire des accrochages.

Pour en saisir le mécanisme, il suffit de se rappeler comment il devient possible de rendre automatique un mouvement, dont le modèle nous est d'abord donné de l'extérieur, un nouveau pas de danse par exemple. Il n'est pas introduit dans notre motilité par un objet qui la façonne. Il est une simple image visuelle, qui est encore impropre à susciter ni geste, ni attitude en rapport avec elle. Il faut donc commencer par le décomposer dans ses éléments visibles et faire coïncider avec chacun la position correspondante de nos membres. Ainsi cherchons-nous à leur substituer une autre série de sensations qui soit propre à déterminer immédiatement le mouvement. Ce n'est là d'ailleurs qu'une toute première étape. Il ne s'écoule pas encore librement d'une position à l'autre. Il reste saccadé, contourné, forcé. Mais avec l'exercice et la répétition s'ouvre le stade des découvertes utiles. Il nous semble soudain que nous entrons dans l'esprit du mouvement, et souvent c'est par une intuition ou nous nous engageons comme dans un rôle, comme dans un personnage, qui peut occuper tous les intermédiaires entre le concret et l'abstrait. Nous nous donnons l'impression de foncer, de voler, d'être fluide. L'enfant se fait cheval, locomotive ou singe, et c'est en se laissant posséder tour à tour par tous les êtres sur lesquels il éprouve la fantaisie ou le besoin, d'accommoder ses attitudes et son imagination qu'il complète son éducation motrice. Pour le même mouvement il arrive qu'une succession de ces génies initiateurs soit nécessaire. En équitation par exemple il se produit de temps en temps une sorte d'intuition nouvelle, qui nous fait momentanément renverser le système de nos attitudes, jusqu'à ce qu'il en résulte un équilibre souple et prêt à toutes les éventualités. Pour finir les images disparaissent, il ne reste qu'une ductilité motrice, un à-propos de nos réactions, qui nous fait éprouver l'impression de maintenant nous posséder nous-mêmes. Et cela dans la mesure où elles sont devenues plus involontaires, plus irréfléchies, c'est-à-dire plus détachées de la représentation, qui garde toujours à quelque degré un aspect exogène.

C'est donc par substitution progressive aux images les plus objectives des plus intérieures et des plus personnelles, puis par leur élimination totale qu'un automatisme se constitue. Si dans le cours d'une action il attire sur lui l'attention, il faut que ce soit sur l'ensemble et non sur le détail de son exécution. Car il se trouve enrayé, dès qu'une image pénètre dans son mécanisme. Qu'au lieu de laisser le geste s'accomplir, je croie brusquement nécessaire de me représenter quelqu'une de ses conditions externes, il achoppe presque inévitablement. Si, descendant rapidement l'escalier, l'image des marches me vient à l'esprit, je risque bien de trébucher.

Cette inopportune intervention de la représentation dans l'automatisme est le fait de certaines dispositions mentales qui sont bien connues en pathologie. C'est l'infirmité des douteurs, des phobiques, qui tourmentés d'insécurité ne savent plus se fier à l'ordre naturel et spontané de leur conduite, de leurs actes ou de leurs fonctions, qui se questionnent sur les éventualités les plus invraisemblables, et qui imposent à chacun de leurs gestes le contrôle d'une image ou d'une idée. Inquiets de leur équilibre par exemple, ils ne veulent plus se tenir debout ou marcher que par réflexion et il en résulte de l'astésie-abasie, c'est-à-dire qu'ils ne savent plus ni se tenir debout ni marcher. Le domaine de l'activité où le doute se manifeste varie suivant les personnes, et souvent pour la même personne, suivant les circonstances ou les hasards successifs de son existence. La localisation est en quelque sorte accidentelle, le trouble est général. C'est une disposition qui peut être atténuée et ne se révéler qu'occasionnellement. La fatigue en particulier risque de la réveiller. Au lieu de faire que la conduite devienne plus automatique, elle a pour effet, chez certains, de rendre plus imprécise l'appropriation de leurs automatismes, et chez les douteurs, de compliquer cette imprécision, bien loin de la compenser, par l'intervention d'images, qui suspendent le mouvement. Comme il peut éventuellement en résulter des accidents, il importe en orientation professionnelle de dépister les douteurs et examiner la polarisation la plus habituelle de leur doute.

* * *

A ces formes de maladresse, qui dénotent une insuffisance dans les fonctions d'exécution, il s'en ajoute d'autres qui sont d'origine mentale et qui traduisent un trouble ou un vice de l'activité corticale. C'est d'abord une sorte d'impuissance ou de difficulté à concevoir l'acte qui s'impose. Pour user encore une fois de la pathologie comme d'un verre grossissant qui permet d'étudier tout désordre fonctionnel sous son aspect le plus distinct et le plus frappant... [...] ■